

Louis Hémon

Le Record



Vertiges

JEAN YVES COLLETTE ÉDITEUR



Louis Hémon (1880-1913), vers 1905.
Archives de l'Université de Montréal.

LE RECORD

QUAND viennent les premiers souffles embaumés du printemps, l'élite de la jeunesse française arbore des chemises mauves, songe à des modistes, et fredonne *Sourire d'avril*, en se rendant à ses affaires. Une méprisable minorité achète, selon les cas, des «bains de mer» ou des souliers à pointes, et songe à se couvrir de gloire. C'est la minorité qui m'intéresse.

La vie du coureur à pied est un tissu d'énergie et de sacrifices. Il lui faut encourir le large mépris des gens sensés – et obèses – qui objectent avec simplicité qu'il est ridicule de s'exercer à la course puisque dans les cas pressés on peut toujours, pour trois sous, prendre le tramway. Il sait que, si la nature et la chance s'unissent pour le favoriser, il arrivera peut-être à faire une maigre collection de zinc d'art et de médailles d'un métal douteux ; que, quels que soient son mérite et ses efforts, il ne viendra jamais que quelques centaines de spectateurs pour le voir vaincre ou tomber ; et qu'il est encore plus probable que même cette maigre gloire restera toujours hors de sa portée, et qu'il demeurera perdu dans la foule de ceux qui, obstinément, tels les chevaux de bois de Verlaine, « tournent sans espoir de foin ». En vérité, je vous le dis, le coureur à pied est, en son genre, un martyr.

Il y avait une fois un jeune garçon qui avait embrassé avec enthousiasme cette vie de renoncement héroïque, et avait – après tant d'autres ! – caressé de douces espérances. Il s'aperçut assez vite qu'elles ne se réaliseraient probablement point, mais il voulut tenter sa chance tout entière, et voir jusqu'où une saison d'effort continu pourrait le mener sur le chemin de son désir.

Ce que furent les trois premiers mois de cette saison, il devait se le rappeler, par la suite, avec la douleur confuse qui accompagne le souvenir d'un rêve que le matin a chassé : la joie de se sentir chaque jour plein d'une force renouvelée, et de jouir, indifféremment, en bête saine, du clair soleil ou de la fraîcheur d'une pluie de printemps – la vie simple et surtout la paix, la paix profonde que donnent l'exercice régulier, la bonne nourriture, et la tyrannie consentie d'une seule pensée. Il retrouvait chaque soir les mêmes figures dans le même cadre de vieux arbres et d'herbe drue, et, soir après soir, il s'accroupissait à l'entrée de la ligne droite, puis partait d'un saut brusque, et voyait les cent cinquante mètres de gazon fuir vertigineusement ses pieds. Il se plaisait aussi à foncer sur les haies, pour lesquelles il faut couper de sauts heurtés l'élan d'une course furieuse, mais il aimait par-dessus tout le long sautoir empli de terre molle, où chaque bond vient creuser une trace qui est comme la marque irréfutable de l'effort. Il laissait couler les jours l'un après l'autre, tous heureux et tous semblables, et sentait confusément que c'était le meilleur de sa vie qui passait.

L'été arriva – lourd soleil et nuits chaudes – et il lui vint... des ennuis. Pourquoi m'appesantirais-je là-dessus ? Il faut être un romancier pour délayer en quarante pages la piteuse histoire d'amour d'un simple garçon. Celui-là avait une âme ridiculement tendre, qu'il avait toujours cachée de son mieux : il s'aperçut que des choses qu'il croyait oubliées lui mordaient encore le cœur : il vit qu'il avait été heureux et que c'était fini... Je n'en dirai pas plus long.

Alors vint une longue suite de journées pleines d'ennui, qui semblaient traîner à l'infini leurs heures découragées ; et quand la nuit était enfin venue, une fois sur deux son souci descendait sur lui, dans l'ombre chaude, et lui tenait compagnie jusqu'au matin.

Il n'en continua pas moins de s'entraîner. C'étaient son plaisir et son repos que de quitter tous les jours pendant quelques heures la ville triste, poussiéreuse et chaude, pour la douceur accueillante des ombrages familiers. Il lui semblait qu'il laissait derrière lui tout le poids de son ennui confus, et entraînait dans un refuge où il n'y avait place que pour des âmes brutes et paisibles, saines comme des corps. D'autres venaient là comme lui, pour se retremper à la camaraderie facile et rude des terrains de sport, et leur conversation était d'une simplicité rafraîchissante. Ils s'inquiétaient peu de savoir ce que l'un d'eux pouvait faire, dire ou penser en dehors de la portance de sa vie qu'il consacrait à l'athlétisme ; une convention tacite les faisait se considérer, entre eux, comme de purs organismes musculaires, assemblés au même lieu par un désir commun, et, à l'écho de leurs paroles directes, sa souffrance lui paraissait mièvre et ridicule comme un roman mal écrit.

Cependant l'été avançait et il vit arriver enfin un jour auquel il avait longtemps songé. Il s'était dit, plusieurs mois auparavant, qu'il se préparerait pendant toute une saison pour ce seul jour ; qu'il ferait de lui-même, par un effort inlassablement répété, une machine à courir et à sauter, ferait jouer le mécanisme une fois, rien qu'une fois, et rentrerait dans l'ombre. Mais il n'avait pas prévu les jours découragés et les nuits sans sommeil, et maintenant il avait peur, grand peur que le mécanisme se refusât à fonctionner.

Il eut, la veille, un étrange cauchemar. Il rêva qu'il était un pantin, un beau pantin vert et rouge, et qu'il s'agitait désespérément sur une table de bois blanc. Il s'en allait par petits bonds ridicules, avec des efforts maladroits ; et soudain le toit creva, et il se sentit emporté très haut vers le grand ciel noir ; mais à la fin de son élan, il retomba comme une pierre, les membres cassés, et il lui sembla entendre une voix grêle et moqueuse qui disait dans l'ombre : « C'est fini maintenant, il ne sautera plus. » Il s'éveilla pour trouver une nuit sans lune et des pensées sans gaieté.

Douze heures plus tard, il était au milieu d'une pelouse inondée de soleil, et calculait méthodiquement ses pas dans l'allée du sautoir. Son indifférence ennuyée s'était évaporée d'un seul coup quand il avait revêtu son costume de course, et il sentait monter en lui de nouveau une poussée d'ardeur violente et le désir exaspéré de la victoire.

Son tour vint : il rassembla toute sa force, se lança dans la longue allée droite, et sauta. Il s'enleva mal et retomba lourdement, au milieu de murmures désappointés. Son second essai fut plus mauvais encore. Alors, il alla s'asseoir dans un coin d'ombre tranquille et attendit la fin. La sueur et la poussière avaient rayé sa figure de sillons noirs, il se sentait laid et misérable. Comme le soleil l'aveuglait, il ferma les yeux, et voici qu'une figure lui apparut.

Elle ne lui avait jamais fait que du mal, cette figure. Elle avait tué sa paix et chassé son sommeil ; elle était venue au milieu de sa simplicité tranquille pour lui donner tant de doutes, d'angoisses et de soucis que sa force et son repos semblaient l'avoir quitté à jamais. Et pourtant elle lui apparut là, dès qu'il ferma les yeux, comme il fallait qu'elle lui apparût. Il se souvint du beau pantin vert et rouge, qui se trémoussait sans comprendre entre les mains monstrueuses, les mains qui faisaient joujou avec sa douleur et son effort, et... il comprit.

Quand il rouvrit les yeux, il entendit qu'on appelait son nom pour la troisième fois. Alors une force invisible le prit à la nuque, le poussant vers cette piètre chose qui se trouvait être son destin, et il sentit tous les muscles de son corps s'éveiller en même temps et frissonner d'impatience, vifs, puissants et légers.

Il courut comme il n'avait jamais couru de sa vie ; passa tous ses points de repère l'un après l'autre, un... deux... trois, vit la terre du sautoir presque sous ses pieds, et s'enleva désespérément. Il perçut qu'il sautait haut et loin, si loin qu'il vit la foule vers laquelle l'emportait son élan reculer avec un remous de peur, et il vint s'enterrer aux chevilles dans la terre meuble. Des officiels se précipitèrent, au milieu des hurrahs ; mais il ne songeait pas à dégager ses pieds, et restait immobile, regardant autour de lui avec une expression de surprise enfantine, et clignant des yeux au soleil, car la force merveilleuse le quittait déjà.

Quelques secondes plus tard, le porte-voix mugit aux quatre coins du terrain : « Six mètres qua-atte-vingt-on-onze – reco-ord de France » et les hurrahs recommencèrent. Il se sentait las, mortellement las, triste et étonné, et il s'en alla lentement vers le vestiaire, car son ouvrage était fait.

Le Record,

un article de Louis Hémon (1880-1913),
est paru dans la revue *Le Vélo*, à Paris, le 21 mars 1904.

ISBN : 978-2-89816-882-6
© Vertiges éditeur, 2022

Dépôt légal – BANQ et BAC : quatrième trimestre 2022

– 1 883^e lecturiel –

Lecturiels

www.lecturiels.org